

## Traverse

*Kathy Mezei*

This issue takes up translation as its subject

1. because writing is always a translating – the translation of thoughts, images, concepts, silence into words, and

2. because the *process* of translating is surely like the process of writing in that you don't simply transpose one thing into another; your antennae are wildly transmitting and responding to many sensations at once; in this way both writers and translators are affected by words in the other language (*source* language) and in their own language (the *target* language) and

3. because we can compare women forced to speak, work in what Michèle Causse calls the 'androlect'\* to the experience of someone forced to read, work with the translations of others rather than with her own translations, or the originals. We all know about having our experience translated for us.

To translate is to invent, create, and often to betray – the source. Translation is a daring act, one that requires courage and faith, and women who write are especially attuned to writing as translation for not only must we translate our 'source,' but we must decide whether to translate into the dominant discourse, the accepted discourse of patriarchy, the 'androlect,' or instead to venture forth into another language that seems to have to be transcribed as we go. The women writing in this issue recognize this as they describe their own experience. Feminist translation, as Susanne de Lotbinière-Harwood wrote in *Trivia 4* (1988), is 'both grounded in the growing body of work by women – be it writing or translation – and ... contributes to keeping

\* Michèle Causse, 'L'Interloquée,' *Trivia 4* (1988), 'the androlect ... the language of man or Andros (in other words, the expression of a consciousness-experience sexed / gendered in the masculine)' (p. 80). Trans. by Susanne de Lotbinière-Harwood.

that body growing' (p.89). Inventiveness, playfulness, subversion become the tools of the feminist translator as well as of the feminist writer.

Because we are always translating in one way or another, the editors decided to introduce this issue by translating a poem by Lola Lemire Tostevin from *'sophie'* (Toronto, Coach House Press, 1988). This in lieu of an editorial. What is before you then is another kind of dialogue, this time with Lola, with each other, and with the French language. We participate in a double translation (at least), first, of Lola's poem – one source, and then, second, of our own sources, our own words, and our love of the two languages we are writing from and to. What a tightrope we walk between fidelity to Lola and fidelity to ourselves, and to the two languages.

Curious about how each other would 'cross over' this tightrope, we decided to write briefly of our experience during this particular act of translation. By writing about translation, we rescue the translator from the margins, from obscurity, from the trauma and pretense of objectivity. And I'm happy to see this happening around us, in the 50 translations plus commentary of D.G. Jones' poem, 'Rock Garden: October,' featured in *Urgences* no. 16 (mars 1987), in the 20th anniversary issue of *Ellipse* 40, in *Mapping Literature* edited by Sherry Simon and David Homel. No longer is the translator silent behind the text, no longer is the translation a discrete object. The translator like woman rebels against her position as complicit object. As Barbara Godard says in *Mapping Literature* 'the feminist translator immodestly flaunts her signature in italics, in footnotes – even in prefaces' (p. 51).

Let another kind of dialogue begin:

Kathy Mezei

# Traversée

*Kathy Mezei*

La traduction est le sujet de ce numéro car

1. l'écriture est toujours une traduction, traduction de pensées, d'images, de concepts, de silence en mots,

2. le processus de la traduction ressemble certainement à celui de l'écriture en ce sens que l'on fait plus que transposer une chose en une autre; nos antennes transmettent fiévreusement de nombreuses sensations et y réagissent tout aussi vivement; auteurs et traducteurs sont touchés par les mots de l'autre langue (celle de départ) et de la leur (langue d'arrivée) et

3. nous pouvons comparer l'expérience des femmes obligées de parler, de travailler dans ce que Michèle Causse appelle 'l'androlecte'\* à celle de quelqu'un forcé de lire, de travailler avec la traduction d'autres plutôt qu'avec la sienne propre, ou l'original. Nous savons tous ce que c'est que d'avoir nos expériences traduites pour nous.

Traduire, c'est inventer, créer et souvent trahir la source. La traduction est un acte audacieux, qui demande du courage et de la foi, et les femmes qui écrivent sont particulièrement habituées à l'écriture-traduction car elles doivent non seulement traduire leur 'source' mais aussi doivent décider soit de traduire dans le discours dominant, le discours accepté du patriarcat, 'l'androlecte,' soit de s'aventurer dans une autre langue que l'on semble devoir transcrire au fur et à mesure. Les femmes qui participent à ce numéro de *Tessera* reconnaissent cette situation lorsqu'elles décrivent leurs propres expériences. La traduction féministe, comme Susanne de Lotbinière-Harwood l'écrivit dans

\* Michèle Causse, 'L'interloquée,' *Trivia* 4 (1988), 'l'androlecte ... la langue créée par l'homme ou andros (autrement dit, l'expression d'une conscience-expérience de sexe et de genre masculin)' (p. 80), traduite par Susanne de Lotbinière-Harwood.

*Trivia* 4 (1988), est 'd'une part fondée sur la masse croissante de travail par les femmes, que ce soit en écriture ou en traduction, et d'autre part, contribue à l'expansion même de ce travail' (p. 89). Inventivité, enjouement, subversion deviennent les outils des traductrices féministes ainsi que des auteures féministes.

Comme nous traduisons toujours d'une manière ou d'une autre, les éditrices ont décidé de commencer ce numéro par la traduction d'un poème de Lola Lemire Tostevin tiré de *'sophie* (Toronto, Coach House Press, 1988), au lieu d'un éditorial. Vous avez sous les yeux une sorte de dialogue, cette fois-ci avec Lola, entre nous et avec le français. Nous participons à une double traduction (au moins), d'abord celle du poème de Lola, une source, puis ensuite de nos propres sources, nos mots et notre amour pour ces deux langues dans lesquelles nous écrivons et traduisons. Nous marchons sur une vraie corde raide entre notre fidélité envers Lola et celle que nous portons à nous-mêmes et aux deux langues.

Curieuses de voir comment chacune de nous réagissait face à cette situation, nous avons décidé d'écrire brièvement sur notre expérience lors de cette traduction particulière. Le fait d'écrire à propos de la traduction nous permet de délivrer les traducteurs des marges, de l'obscurité, du traumatisme et de l'excuse de l'objectivité. Je suis heureuse de voir que cela se passe autour de nous, dans les 50 traductions plus un commentaire du poème de D.G. Jones 'Rock Garden: October,' présentés dans le no. 16 d'*Urgences* (mars 1987), dans le numéro qui souligne le 20ème anniversaire d'*Ellipse* 40, dans *Mapping Literature* édité par Sherry Simon et David Homel. Fini le silence des traducteurs derrière le texte, fini le temps des traducteurs comme objets discrets. Ils se rebellent tout comme les femmes contre leur rôle d'objet complice. Ainsi que le déclare Barbara Godard dans *Mapping Literature*, 'la traductrice féministe appose ouvertement sa signature dans les italiques, les notes en bas de page, et même les préfaces' (p. 51).

Il est temps d'amorcer une autre sorte de dialogue:

Kathy Mezei  
traduit par Joëlle Da Cunha